

Georges Le Brun Keris

La Cathédrale et nous

Essai

La cathédrale et nous

Essai

Manifestement Dieu veut quelque chose de neuf.

J. Maritain

I

On ne devrait jamais être seul au crépuscule, trop de tristesses vous assaillent qui tout le jour s'étaient tues. L'odeur chaude des rues suffoque, c'est en vain qu'on se penche au balcon dans l'attente d'un souffle d'air. Parfois dès le matin je redoute ces instants inévitables, et ce soir là, le couchant sans faste n'ayant su me détourner de moi-même, je n'y pus tenir.

J'allai finir la soirée chez un ami dans le quartier du Luxembourg. Plusieurs de mes camarades s'y trouvant réunis, leurs enthousiasmes eurent tôt fait de débayer ma tristesse.

Nous formions ce que l'on appelle une bande ; non pas que régnât parmi nous cette intimité bruyante qu'on rencontre d'habitude dans ces sortes d'associations. Une attitude identique devant la vie nous avait liés d'une véritable amitié.

D'éducation, de situation nous étions extrêmement différents, et sans ce pessimisme indulgent avec lequel nous jugions tout, jamais nous n'eussions été réunis. Plus profondément peut-être encore nous rapprochait un sentiment identique du ridicule ; rien ne scelle une amitié comme rire des mêmes choses.

D'où nous venait ce pessimisme, que rien, semblait-il, ne présageait ? Nous étions tous un peu les enfants d'un désespoir. Élevés pendant la guerre, et pendant cette paix qui fut, je crois, plus dramatique et décevante encore, nous avons appris que la vie étant mauvaise il faut se garder de la prendre trop au sérieux. Pourtant, me direz-vous, vous proclamiez très haut votre amour de la vie ? Eh ! oui, mais cet amour en fut la négation même. Nous étions si persuadés que l'avenir serait à l'image du passé, tissé de catastrophes, que la vie pour nous se résorba dans l'instant présent. En un paroxysme de désespoir nous le saisîmes passionnément.

°
°°

Par ce soir de juin, notre bande se trouvait « au complet ». Marc, Vitalis, qui parmi nous jouait un peu le rôle de chef, Alain et moi, nous devisions à bâtons rompus selon notre habitude, effleurant le plus d'idées possible sans grand souci de les approfondir, quand Gilbert nous appela.

« Remarquez, nous dit-il, comme tout est silencieux ce soir ».

Nous nous penchâmes au balcon. Insensiblement tout s'était liquéfié dans la nuit, du jour il ne restait qu'une bande un peu sale vers l'horizon, et qui sans doute persisterait jusqu'au matin...

« Pâle étoile du soir »... murmura Gilbert.

Marc l'interrompit : « Non, je t'en supplie. Assez de vaseline : devant une nuit pareille récite au moins du Péguy ! O ma nuit étoilée : Je t'ai crée la première... »

« Connaissez-vous, leur demandai-je, lorsque Marc eût fini, cette statue du Portail Nord où Dieu, créant le jour et la nuit, pleure. Un Dieu coiffé d'un bonnet de juif, accoudé sur son genou, voit s'éloigner ses deux nouveaux enfants qui se tiennent la main, - peut-être un peu comme Adam et Ève s'éloigneront du Paradis... Ne croyez-vous pas que cette statue inspira Péguy : il connaissait bien la Cathédrale... »

Aucun d'eux ne répondit. Chacun évoquait dans son esprit une visite antérieure, peut-être bâclée, dont pourtant il conservait, comme les voyageurs de l'antiquité qui s'étaient penchés sur le gouffre des enfers, la sensation d'avoir côtoyé l'au-delà.

Étoile de la Mer, voici la lourde nappe

Et la houle profonde...

L'incantation montait dans la nuit, retraçant chaque instant du paysage que si souvent parcourut Péguy.

Vous nous voyez marcher sur cette route droite

Tout poudreux, tout crottés, la pluie entre les dents,

Sur ce large éventail...

« Si nous partions pour la Cathédrale, interrompit Vitalis, qui jusqu'ici n'avait rien dit. Si nous partions à pied. Tout de suite ? »

« A pied, tu n'y songes pas, répondit Gilbert, prenons plutôt la voiture d'Alain ; nous y serons dans deux heures... »

Marc intervint : « Pourquoi ne pas attendre jusqu'à demain ; nous ne verrions rien ce soir... En partant tôt nous arriverons pour ces heures matinales où la fraîcheur de la lumière s'harmonise si parfaitement à la délicatesse de la pierre ».

II

C'est en poussant beaucoup de cris que dès le matin nous partîmes... Que n'attendions-nous pas d'une telle équipée ? À l'âge tendre où la vie ne vous a pas encore entamés, les émotions laissent des empreintes profondes... Nous pensions rapporter de la Cathédrale des âmes renouvelées.

Aussi bien, jusqu'ici la vie nous avait à tous épargné ses grandes joies comme ses grandes peines. Nous étions ces jeunes héros intacts dont quelque part parle Barrès... Chaque heurt atténue notre sensibilité... notre plus grand chagrin, c'est cette poupée que nous cassâmes lorsque nous avions quatre ans ; à six ans quand nous perdîmes notre balle déjà un petit coin de notre âme était endurci. Des enfants qu'aucun malheur n'a abîmés conservent toutes leurs possibilités de souffrir et de s'enthousiasmer.

Sur de telles âmes quelle devait être l'emprise d'une œuvre comme la Cathédrale !... Qu'étaient les livres qui jusqu'ici nous avaient soulevés à côté de ce grand livre vivant... mais j'anticipe... pour le moment nous roulons au travers de la Beauce.

Depuis une heure déjà ont décliné les dernières collines de l'Île de France, comme des ondes peu à peu elles se sont amorties dans la plaine. Devant nous, derrière nous, c'est l'Océan des blés demi murs que coupe, sillage bientôt refermé, la route nationale... Parfois un village dérive au long de l'horizon, seuls en dépassent le clocher et les plus hauts toits, tels ces vaisseaux dont par-delà les flots on ne voit que le gréement. Cette plaine évoque la mer, simplicité d'un paysage dédaigneux de tout agrément facile, proximité d'un horizon dont rien ne permet de mesurer la distance, et par-delà lequel rien ne fuit, ni fleuves ni chemins, seules quelques meules prématurées de ci, delà, ponctuent l'espace, comme sur la mer, une voile.

III

Parmi la magnificence familière des avoines mousseuses des orges duveteux (de loin on eût dit des champs de plumes) des blés si droits sur leur tige, la voiture roulait doucement...

« Ne pensons pas trop, disait Vitalis, à l'émotion qui nous attend, il importe que notre pèlerinage garde le bénéfice de l'impromptu... Je redoute les voyages préparés longtemps à l'avance... »

Gilbert l'interrompt : « On n'en peut être que déçu. »

« Déçu n'est pas absolument le mot, reprit Vitalis, la vérité est qu'on a trop pensé à ces voyages on en a trop imaginé toutes les phases, on a trop spéculé sur ses émotions probables... »

Une fois parti, au lieu de laisser s'émouvoir ses plus profondes réserves, on ne songe qu'à confronter ce qu'on croyait trouver avec ce que l'on trouve, et cette recherche paralyse en quelque sorte la sensibilité... les quelques heures que j'ai passées au Parthénon en ont été empoisonnées.

Marc

Tu n'as pas été ému à l'Acropole ?

Vitalis

Entendons-nous. La structure du paysage est si strictement en harmonie avec celle des monuments qu'on est forcé d'être infiniment satisfait... Mais vois-tu, et c'est une idée dont je me réserve de reparler, l'Acropole n'est qu'un tombeau de vérités mortes. Comme le temps a éboulé ces temples, le christianisme a ruiné leur âme. Que viennent chercher ici un Chateaubriant, un Maurras, un Barrès ? Ont-ils oublié que depuis le Parthénon un événement est intervenu qu'aucune Renaissance n'effacera... Ces temples expriment la sagesse des grecs, et depuis vingt siècles nous vivons dans la folie de la Croix.

Marc

Taisez-vous, c'est derrière ce bouquet d'arbres qu'on aperçoit la Cathédrale, dans un instant vous allez la voir...

A l'horizon n'émergent d'abord que deux épis plus sombres et que discerna le premier Vitalis : « La Cathédrale », murmura-t-il... le paysage en fut comme transformé, nous ne la voyions pas encore mais nous en percevions le rayonnement, comme à la clarté de l'air on pressent le voisinage des côtes. Peu à peu ses tours grandirent. Tels ces cyprès ou ces peupliers d'Italie, dont l'élan spiritualise les campagnes les plus charnelles, elles animèrent toute la plaine... le long plateau chargé de blé ne fut plus qu'une offrande préparatoire à la louange qu'elles inscrivaient sur le ciel.

IV

Nous ne voulûmes rien connaître de la petite ville blottie dans un vallonement. Ce doit être une de ces préfectures sans bruit avec un monument aux morts un peu grotesque dans un mail où on ne se promène que le dimanche. Nous lui sûmes gré de sa discrétion ; elle est si réservée qu'elle ne trouble pas le grand calme des champs qui si bien nous avait préparés à la Cathédrale...

Nous arrivâmes à cette heure du matin où la haute façade pleine d'ombre se détache le moins du ciel ; elle reflète tant d'azur qu'elle en est toute bleutée. Au détour d'une rue brusquement nous la rencontrâmes et ce qui tout d'abord nous frappa ce ne fut pas la spiritualité des tours élevant vers Dieu leur double symbole – l'épi encore lié de tous ses téguments et cette vigne ciselée dont le cep s'accroche par mille vrilles à l'infini – ce qui nous frappa c'est l'assise de la Cathédrale.

Je l'ai déjà dit, nous avons été élevés dans l'instabilité de la guerre et de la paix précaire qui l'a suivie, il en était resté dans notre caractère une certaine inquiétude que nous aimions beaucoup analyser. Et voici que tout à coup, s'érige devant nous la plus formidable masse de calme qui soit au monde ; la Cathédrale est stable comme un Credo, comme lui elle déblaie l'âme de toutes ses inquiétudes : où sont nos troubles ? À la contempler nous sentions sourdre en nous ce formidable espoir qui fait germer les blés. Aussi bien qu'un séjour en pleine campagne elle repose. Avec ses arceaux très simples, ses verrières et ses roses argentées comme ses façades que rien ne troue, avec les folles graminées qui croissent jusque sur ses murs, la Cathédrale nous parut une chose naturelle jaillie du sol, pétrie de notre argile.

« La leçon de la Cathédrale dit Alain diffère étrangement de celle qui nous reçûmes à Vézelay. Il faut voir Vézelay par un grand soleil, figure de proue levée sur des flots de collines et de

vallées gorgées d'azur, elle clame la foi conquérante. Ce n'est pas une simple rencontre que soit partie de Vézelay la première croisade. Spontanément on y sent des nécessités de conquêtes ».

« Quel paysage merveilleux, répondit Gilbert. Y es-tu resté jusqu'au soir, quand la chaleur monte de la terre et que parmi toutes ces vapeurs les collines tressaillent pour un message de Rédemption ? »

« Si c'est à Vézelay, interrompit Vitalis, qu'il faut envoyer les conquérants, ici, j'amènerai les constructeurs. Voyez comme les lignes très simples, les étagements des façades aux rares verticales, les portails si nettement enclos dans l'architecture répondent à une idée de foi constructive. »

« Ce qui m'enchant, lui répondis-je, c'est qu'ici, pour reprendre la définition de Platon, chaque forme répond à une idée, tout converge pour le triomphe de Notre-Dame. Elle trône au haut des trois portails, et les voûtes fourmillantes de Saints ne lui sont qu'un marchepied. Ces statues ne lui sont qu'un marchepied qui osèrent exprimer l'inexprimable. Sous leur froideur apparente, quel pathétique intérieur ! Voyez les rois et les reines de Juda, n'en ont-ils pas à ce septième château dont parle Sainte Thérèse où l'âme enfin délivrée des agonies et des miracles jouit d'une vision intellectuelle de Dieu ! Ils ont rejeté ces gloires mystiques qui nous frappent tant comme un dernier lambeau de la faiblesse humaine. Les cris sont morts – les âmes se dilatent au « silence de lumière ».-

Gilbert

Il est vrai, ces pierres ne sont plus matière mais un des chants les plus parfaits de notre esprit.

Vitalis

Quelle civilisation pour écrire un tel poème, quelle élévation et quelle pureté d'âme !

Alain

En effet, les grandes œuvres ne sortent pas spontanément d'un cerveau comme une Pallas tout armée. L'époque qui fut capable d'engendrer la cathédrale dût connaître la plus extrême civilisation, la plus spirituelle tout au moins, c'est-à-dire la plus humaine – la plus naturelle aussi. Voyez comme le monument s'harmonise avec le paysage.

Vitalis

Maintenant que tout s'écroule peut-être est-ce le lien où apprendre à reconstruire.

V

Nous prîmes notre petit déjeuner dans un de ces modestes hôtels de province qui ne méritent même pas le nom d'auberge, tant ils sont peu pittoresques.

À la table voisine de la nôtre, trois commis-voyageurs riaient en se racontant leurs dernières aventures avec les bonniches de l'endroit ; ils nous consternaient ! Chaque parole troublait un peu plus la merveilleuse atmosphère dans laquelle depuis deux heures nous vivions.

« Je pense – dis-je – à cette table d'hôte dans le jardin de Bérénice, où les voyageurs de commerce racontent avoir vu les oubliettes que Saint Louis destinait aux protestants !

Gilbert

« Et tous reprirent en chœur : « Mes amis, nous avons la République, gardons-là bien. »

Alain

Mon Dieu ! Ces gens ne se faisaient pas du Moyen-Age une idée beaucoup plus sotte ni beaucoup plus fausse que Michelet.

La conversation retomba. Si nous retournions à la Cathédrale, dit Marc, en repoussant son assiette ; Vitalis doit y être déjà depuis un moment.

Gilbert

Qu'il est heureux notre Vitalis ! Je l'ai rarement vu si exalté.

Alain

Cela lui arrive pourtant quelquefois !

Moi

Quel curieux garçon, avec son air de jeune fille bien sage, ses cheveux blonds et ses yeux clairs il ne paraît pas extrêmement intelligent... Pourtant chacun de ses propos révèle un univers à nos méditations... Elle m'ouvre des horizons cette phrase qu'il a dit tout à l'heure : « Maintenant que tout s'écroule peut-être est-ce le lien où apprendre à reconstruire ».

Alain

C'est une idée sur laquelle il aime revenir...je me rappelle qu'il me confia, un soir que nous étions restés très tard à lire Sainte Catherine de Sienne : « Nous sommes à l'aurore d'un autre Moyen-Age. »

VI

Je rencontrais Vitalis parlant et gesticulant tout seul (selon son habitude) au long du parvis de la Cathédrale...

« Te rappelles-tu, lui demandai-je, ta prédiction d'un nouveau Moyen-Age ? »

« Mais, mon cher, je ne pense qu'à cela », et ses mains semblèrent dessiner dans l'espace un Moyen-Age qu'il voyait « qu'à cela, reprit-il, que veux-tu, nous assistons à une Renaissance de la féodalité.

« Comment ? Interrompis-je.

« Mais oui, le syndicalisme prépare une nouvelle féodalité. Quel est le caractère du XIX^{ème} siècle ? La stricte délimitation des pouvoirs les uns vis-à-vis des autres : il ne reste plus rien des savants enchevêtrements qui firent le Moyen-Age. Au contraire, l'État et l'individu se trouvent face à face avec chacun des droits et des devoirs strictement définis. Les pouvoirs ne s'engendrent pas, ils ne s'emboîtent pas comme les baronnies dans le Comté ; ils sont juxtaposés. Ne crois pas qu'au XIX^{ème} siècle l'individu soit partie composante de l'État ; l'individu et l'État sont côte à côte, chacun a son domaine, et non seulement ils ne se comprennent pas, mais ils s'opposent.

Il ne faudrait pas d'ailleurs accuser uniquement le XIX^{ème} siècle : il n'a fait que reprendre les principes du XVII^{ème} en les poussant à leur paroxysme ; la Révolution fut dans la logique de la monarchie française, elle a couronné l'œuvre de Louis XIV ; ce n'est pas contre le principe monarchique qu'elle s'est faite mais contre le principe féodal, dont les rois, après une lutte de dix siècles n'étaient pas parvenus à tuer les dernières survivances, c'est si vrai qu'à la première alarme, la Révolution a repris tous les principes de cette monarchie qu'elle semblait vouloir abattre, et Robespierre fut simplement un peu plus absolu que Louis XIV.

Mais quel acharnement contre les dernières survivances féodales... on supprime maîtrises et Jurandes, on abolit les anciens « États », on nivelle les classes, on coupe toutes les entraves qui maintenaient encore les deux absolutismes rivaux. Désormais s'affrontent l'absolutisme de l'État et l'absolutisme de l'individu. La féodalité déjà sapée par vingt rois s'écroule... La Révolution fut l'aboutissement logique de leur politique.

Sur tout cela je suis absolument d'accord avec toi, interrompis-je, Louis XIV fut le premier des jacobins ; mais il semble que nous vivons toujours avec ces principes ?

Officiellement oui, me répondit Vitalis, nous vivons toujours sur ces principes... Pourtant, malgré tous les efforts des professeurs à l'École de Droit pour les ressusciter ils ont fait faillite... la guerre et la crise furent l'aboutissement logique de dix siècles de politique antiféodale, et voici que se reconstitue une nouvelle féodalité.

Oh ! Bien différente de la première ; il ne s'agit plus de châteaux-forts. Hélas ! pour le

moment il ne s'agit pas non plus de Cathédrales. On n'efface pas tout un cycle historique ; il en est de l'humanité comme des individus, après certaines crises on ne redevient jamais exactement ce qu'on fut.

Ce qui tend à revivre c'est le principe même du Moyen-Age : cette idée de pouvoirs dans le pouvoir, de pouvoirs qui s'engendrent suivant une savante généalogie, et dont chacun détient une parcelle de la souveraineté, ou plutôt, de ses prérogatives. Cette idée nous la retrouvons dans le mouvement syndicaliste.

Comme l'Économie des douze ou treize premiers siècles de notre ère en était purement rurale, l'ancienne féodalité s'organisa sur un plan agraire : la nouvelle se prépare sur le plan de notre Économie industrielle ; le lien le plus fort entre les hommes, à l'heure actuelle, ce n'est plus la terre, c'est la profession – et tout naturellement c'est à propos de la profession, sous le prétexte de la profession que s'organisent ces nouveaux pouvoirs... souvent on parle de décentralisation : quelle erreur ! Sur le plan territorial les États modernes ne font et ne feront que se centraliser ; la province, le cadre où l'homme est né, joue un rôle de moins en moins fort dans la vie – une décentralisation – pour employer ce terme – ne peut se faire que sur le plan professionnel : c'est le syndicalisme.

Le syndicalisme est le mouvement le plus fort de notre époque, il serait vain de vouloir lui résister. C'est un mouvement naturel, une réaction spontanée contre l'organisation inhumaine des États modernes. Le syndicat devient l'intermédiaire nécessaire entre l'État et l'individu, c'est un nouveau pouvoir à l'intérieur du précédent – un nouvel engendrement, en un mot une nouvelle féodalité.

C'est dans ce sens de l'introduction d'intermédiaires entre l'État et l'individu que depuis vingt ans se sont faites toutes les révolutions. C'est un signe. Si une révolution ne satisfait que rarement aux besoins de l'humanité, presque toujours elle les montre. Vois la révolution fasciste : ce régime a mis le syndicat à la base même de la réorganisation nationale. On a pu dire que la conception fasciste de l'État était à base corporative : l'ensemble de la nation y est considéré comme un vaste syndicat constitué par la réunion de tous les syndicats professionnels. Le couronnement de l'Édifice est le Grand Conseil fasciste qui a décidé que dans l'avenir on transformerait les institutions parlementaires dans un sens syndical.

Il se peut que dans l'ordre politique un abus d'autorité dénature le régime. Il n'en reste pas moins que lorsqu'un grand État a voulu rejeter la combinaison de libéralisme et d'étatisme qui le conduisait droit à la ruine, c'est dans le mouvement corporatif qu'il a trouvé les éléments d'une nouvelle organisation.

Moi

Ta remarque serait aussi juste pour la révolution soviétique. Le Soviet n'est-il pas autre chose – dans son principe – qu'un pouvoir intermédiaire entre l'individu et l'État ?

Vitalis

Tu as raison... et ceci prouve la force de ce mouvement. D'aucuns voudraient résister, s'accrocher à des principes révolus... Quand on est pris dans de tels courants, le mieux est de s'abandonner... Comment s'opposer à des événements qui nous dépassent à ce point... nous assistons à leur cours, comme Fabrice Del Dongo à la bataille de Waterloo, à peine voyons nous quelques engagements ; longtemps après nous apprenons qu'il s'est livré une grande bataille... la seule politique est de prendre conscience de ces bouleversements ou plutôt de leurs résultats, et de tâcher de trouver l'institution qui les exprime. »

Insensiblement nous avons gagné une terrasse pleine d'ombre dont le sol toujours humide est souple et silencieux ; le paysage somnolait dans un poudroisement de lumière, et c'est alors que les cloches s'ébrouèrent pour l'Angelus méridien.

VII

L'ange du Seigneur apparut à Marie : l'air était si dense qu'il assourdissait tous les sons. Vitalis n'attendit pas la dernière volée pour reprendre :

Le syndicalisme n'est pas le seul symptôme de notre retour au Moyen-Age. Il en est un autre, peut-être plus net encore je l'appellerai la résurrection de l'Empereur.

Moi

Qu'entends-tu par là ?

Vitalis

Ne souris pas. J'entends par cette expression la résurrection d'une société internationale. C'est un fait indiscutable qu'à l'Europe fragmentée de la Renaissance se substitue une nouvelle Europe, dont l'ordre évoque déjà celui de la Chrétienté. Au Moyen-Age la hiérarchie des tenues ne s'arrêtait pas au royaume, il n'était lui-même qu'un fragment de la chrétienté au sommet de laquelle siégeait le Pape et l'Empereur. Non pas que l'Empereur fut absolument souverain, il n'avait qu'une des prérogatives de la souveraineté – la prérogative suprême, celle de la justice entre les royaumes. Il ne gouvernait pas la chrétienté, mais il était dispensateur de la paix. La Paix, ce besoin de paix qui nous hante – c'est le grand rêve du Moyen-Age ; aucune époque ne l'a plus désirée, n'y a plus travaillé... Et je ne parle pas seulement d'institutions comme la Trêve de Dieu et la Paix de Dieu ; ce sont institutions en vue de la guerre, des limites à la guerre, non des œuvres constructives ; je parle de cette organisation qui fit de la chrétienté un corps unique dont un jeu savant d'arbitrage remontant jusqu'à l'Empereur, maintenaient l'ordre parmi les membres ».

Vitalis se tut, contemplant le paysage que la lumière trop ardente rendait tout proche...

« J'aimerais connaître la campagne Milanaise, reprit-il au bout d'un instant, c'est là que mourut le Moyen-Age. Je ne sais pourquoi j'imagine pour cette chevauchée où l'Empereur demandait à ses compagnons s'il était le maître du Monde, une ambiance de couchant triste. Je ne sais pourquoi, non plus, mon esprit évoque plutôt que la riche campagne du Po, la Pineda de Ravenne : certains décors conviennent à certaines destructions et cette ville de tombeaux, où seules de barbares mosaïques accrochent comme des pierres au fond des eaux, quelques reflets dans la pénombre serait un admirable cadre à la promenade de l'Empereur et de ses juristes guerriers. « Vous n'êtes pas seulement le souverain du Monde, lui répondit l'un de ses trois compagnons, il est votre propriété ». Le cheval de l'Empereur fut la récompense de cette parole.

« Le Monde est votre propriété. » Martin avait exprimé la doctrine qui devait tuer le Moyen-Age. L'Empereur maître absolu du monde c'est la fin même du Moyen-Age, c'est la fin de l'admirable hiérarchie des tenures : l'Empereur y échappe, il s'y oppose, il la détruit. Il veut tirer à lui la souveraineté dont si soigneusement on avait divisé les prérogatives, mais son absolutisme suscite l'absolutisme des princes qu'il veut assujettir. En réaction contre l'Empereur chacun s'enferme dans son pouvoir, le chaos d'une Europe divisée contre elle-même se substitue à la chrétienté. Au vrai, en vertu de la vitesse acquise, le Moyen-Age progresse encore ; dans cinquante ans il atteindra son zénith avec Saint Louis : c'est l'apogée... mais à la veille de la ruine. À la mort de Saint Louis la Chrétienté se désagrège et sept siècles de guerres ininterrompues commencent.

Il ne faudrait pas trop accuser l'Empereur, il fut victime de la renaissance du droit romain, renaissance néfaste comme toutes les renaissances. Au droit médiéval spontanément formé, d'après les besoins d'une société que le christianisme avait renouvelée, les juristes ont voulu substituer les principes de la société antique. Erreur fatale ! Ils aboutirent à un chaos : rien n'est aussi dangereux que de chercher des leçons ailleurs que sur son propre sol, et dans une époque qui ne s'apparente en rien à la vôtre. Le roi de France et le Pape eurent beau se liguier pour empêcher l'étude de cette science du paganisme, le courant était trop fort – il emporte tout – très vite le roi de France, Empereur en son royaume, s'arrogea cette souveraineté que Justinien lui avait

révélée. Le Pape lui-même se laissera gagner et se disant lui aussi Dominus Mundi il prétendra partager la terre... Mais à ce moment là le Moyen-Age est mort ; nous avons une Europe, nous n'avons plus de chrétienté.

Au contraire, aujourd'hui, nous assistons à la mort de l'Europe et à la naissance d'une société internationale que je n'ose encore qualifier de Chrétienté. C'est avec une grande vitalité que se manifeste le sentiment d'une société qui englobant toutes les nations les dépasse. Quel homme oserait croire, aujourd'hui, que l'État n'a aucun devoir envers les autres États ? - Cette conscience d'une communauté internationale est le grand événement de notre époque.

Vitalis s'interrompt : J'aime, me dit-il, cet ange qui porte le cadran solaire. Son sourire me rappelle l'expression de certains archaïques grecs. Il possède cette lueur d'au-de-là que seuls doivent avoir les êtres très primitifs.

Nous assistons à la mort de l'Europe, reprit-il sans transition, et avec elle disparaît l'absolutisme des États. Chacun des États de l'ancienne Europe, jouissant à l'intérieur de ses frontières du monopole de la contrainte inconditionnée, se proclamait à l'extérieur indépendant non seulement vis-à-vis de chacun des autres États, mais encore de la société de fait qu'ils formaient tous ensemble ; c'est contre cette volonté de ne vivre que par soi et que pour soi qu'à l'heure actuelle on réagit. Non sans peine ! À chaque fois qu'on veut porter atteinte à cette prétendue souveraineté, la plupart des pays se refusent à toute concession ; si parfois l'opinion publique force les gouvernements à signer un acte, ils s'arrangent pour le tourner. C'est l'histoire un peu triste de l'article 10 du Pacte de la Société des Nations. C'est l'histoire de cet article 13 où si habilement on a glissé les mots : « A leur avis » et « propose ».

Mais comme l'a dit admirablement M. Politis : « La notion de la souveraineté est dès à présent virtuellement abolie, et si elle reste encore usitée dans le langage officiel et un peu moins dans celui de la science, c'est par défaut d'adaptation visuelle à la disparition d'une lumière qui, pendant très longtemps, a brillé d'un vif éclat. Le principe sur lequel, durant quatre siècles a été orientée toute la vie internationale est comme ces astres depuis longtemps éteints, qui frappent néanmoins encore nos regards. »

La souveraineté absolue de l'État ne répond plus à cette réalité qu'est la société internationale. Je ne suis pas très compétent pour te parler de la solidarité économique des États, c'est je crois une évidence et je me garderais d'insister. Je ne m'étendrai pas non plus sur la solidarité politique ; les grands mouvements révolutionnaires, depuis un siècle ont tous un caractère universel – 1830-1848, ces dates évoquent des secousses que tous les États ont également ressenties. À ce point de vue nous marchons vers une uniformité des régimes politiques égale à celle qu'à connu le Moyen-Age féodal. Plus volontiers je m'étendrai sur la solidarité intellectuelle. Certes elle ne se manifeste pas encore avec la même intensité qu'au Moyen-Age. Nous ne possédons pas d'organisation internationale dont la puissance et la vitalité égale celle des ordres monastiques ; je doute même que les nôtres aient jamais pareille influence. Notre cosmopolitisme est bien superficiel, à côté de celui des pèlerinages : celui-ci imprégnait même les masses. Il n'était pas besoin de voyager pour subir des influences étrangères : le voyageur moderne, s'il parvient parfois à s'imprégner d'atmosphères et de civilisations étrangères ne livre jamais rien en échange ; au contraire le pèlerin, allant de maison en maison, s'arrêtant dans les abbayes et chez les particuliers, parlait, conseillait. Il apportait autant d'idées qu'il en recevait.

Moi

Cette cathédrale est vraiment le lieu où parler d'échanges intellectuels... elle fut, on peut dire, une œuvre collective, tous les princes ont eu à cœur d'y collaborer ; tout à l'heure, j'ai déchiffré les armoiries de certaines verrières, les Tours de Castille y voisines avec les Lys de France.

Vitalis

Ces échanges internationaux reprennent ; ils n'ont d'ailleurs jamais complètement cessé. Les progrès de la science dont chaque découverte suppose des découvertes antérieures dans quelque pays qu'elles aient eu lieu, nous ont habitué à penser sur un plan international. Peu à peu cette habitude s'est étendue à tous les domaines de l'esprit... Combien de nos écrivains ont subi des influences étrangères – bien plus – ces échanges d'influence s'organisent. Je ne parle pas du Centre de Coopération Intellectuelle dont les résultats sont douteux, mais de ces conférences spontanées et de ces grandes enquêtes à caractère international dont depuis quelques années on prend l'habitude.

Mais ici nous touchons à l'événement capital de notre époque : cette société internationale qui malgré un certain déclin n'avait jamais complètement cessé d'exister, tend à trouver de nouveau – comme au Moyen-Age – son expression juridique. Il faut qu'à tout grand mouvement social réponde une institution qui le reflète et l'organise : La Société des Nations est l'institution qui reflète et organise la Société internationale.

Ce n'est pas que j'ignore ces défauts, je n'ai pas le loisir d'insister sur chacun d'eux, le plus grave est, je crois que plusieurs des principales puissances ne sont pas liées par son pacte... Mais en dépit des lacunes il y a là un premier essai d'organisation internationale ; la vie internationale n'est plus entièrement abandonnée au bon et au mauvais vouloir de chacun des états. Il existe un pouvoir... Je ne m'exagère pas son efficacité, mais lorsqu'une institution répond à une réalité, par la force même des choses elle se développe... Il ne peut pas juger la Société des Nations dans ce qu'elle est, il faut la juger dans ce qu'elle sera.

Voici cette résurrection de l'Empereur dont tout à l'heure je te parlais ; au-dessus des syndicats nationaux la Société des Nations se présente comme une sorte de grand syndicat international. Elle partage avec les syndicats ce caractère juridique d'être un organe de juxtaposition et non de subordination. Le syndicat n'est pas superposé aux membres, il est formé de leur ensemble, de même que la Société des Nations ne se superpose pas aux états, mais est formée de leur coordination. Comme l'Empereur, elle couronne la nouvelle féodalité...

« Ne serait-il pas temps d'entrer dans la Cathédrale » interrompit Gilbert qui depuis quelques minutes nous avait rejoint. « Les autres nous attendent devant le Portail Royal... »

VIII

Nous eûmes, en entrant, une légère déception. Le soleil lançant par quelques vitres blanches de grands ponts de lumière, déplaçait toutes les perspectives. La Cathédrale était si vivement éclairée qu'elle nous sembla courte, un peu trapue, et, comme nous nous attendions à, sitôt les tambours refermés, démarrer de la terre, nous la trouvâmes peu mystérieuse.

Après une courte prière nous déchiffrâmes les vitraux... ce fut insensiblement un véritable départ. Tour à tour nous voguâmes sur les eaux du déluge que figuraient des ondulations de toutes les couleurs, nous chassâmes avec St Eustache... à travers quelques conventions que très vite nous découvrîmes, les verrières nous racontèrent mille histoires... Mais entre toutes nous préférâmes les trois grandes Trouées d'Azur sous l'éclatement de l'Apocalypse.

Trois hautes fenêtres toutes bleues, où partant du Rêve de Jessé, par la vie de l'Immaculée, on aboutit à la Passion. La conception en est extrêmement simple ; on n'y retrouve rien des savantes broderies qui de toute part cernent la nef... Leur naïveté rafraîchit l'âme... à le lire on se sent redevenir le petit enfant qui seul entrera dans le Royaume de Dieu.

Pour nous distraire nous dénombrâmes les scènes journalières qui, au bas de chaque vitrail, rappellent ses donateurs. Ici le charron achève une roue, le tonnelier tourne une bonde, là le forgeron frappe un fer rouge sur l'enclume... nous nous amusâmes surtout de ce fourreur qui si éloquentement fait l'article ! La femme est bien près de se laisser tenter, et sans le mari qui la tire

par la manche, je gage qu'elle achèterait le manteau.

Marc

Ce devait être un émerveillement pour ces pauvres artisans du Moyen-Age, de voir ainsi leurs moindres gestes familiariser avec les plus sublimes vies de Saints. Comme leur métier s'illuminait de ce contact permanent avec le merveilleux ! Ces actions, bien humbles, qui du matin au soir, tissaient leur vie, ils les accomplissaient aussi là-bas dans la miraculeuse Cathédrale, et leur existence en revêtait un caractère en quelque sorte liturgique. Le moindre de leurs mouvements méritait d'être dédié à la gloire de Dieu ; et toute la cathédrale, avec ses antennes mêlées d'azur, avec ses voûtes arrondies comme des voiles, avec le brasillage de ses si vraisemblables pierreries, pénétrant leur âme, la transfigurait.

Vitalis

C'est de quoi nous souffrons peut-être le plus, d'avoir rompu avec le Merveilleux. Le paysan, dont chaque acte suppose un miracle peut encore enrichir sa vie du merveilleux qui l'entoure : courbé tout le jour sur le mystère de la germination, sur l'opération magique, et chaque année renouvelée du bourgeon qui crève l'écorce et s'épanouit en feuillage, il participe à de prodigieuses féeries. Mais l'ouvrier... Je ne connais rien de si navrant qu'une vie d'ouvrier. Il ne quitte son faubourg terne, dont la laideur manque à tel point de pathétique que nous ne saurions en être émus, que pour travailler sur des machines. Ici plus aucune trace du merveilleux, tout s'explique dans la machine. Au long de ses jours inexorablement semblables, l'ouvrier ne trouve rien qui le dépasse ; il sait que pour construire la machine dont il connaît tous les ressorts on a employé une autre machine, qu'il lui serait loisible d'étudier aussi bien, et comme autrefois à l'école on lui a entonné quelques fragments de Darwinisme, il croit que sur la terre tout s'explique. Comment concevrait-il l'existence d'un mystère ? Je me l'explique parfaitement cette phrase qu'Abel Bonnard entendit un mécano prononcer devant le Jourdain : « Peuh ! C'est bien plus petit que la Seine »... Plus petit que la Seine... Leur âme est murée sur tout ce qui n'est pas immédiatement explicable.

Marc l'interrompt

Tiens, M. Étienne Roubet : il faut que vous le connaissiez.

Nous nous retournâmes. Du fond de la Cathédrale venait vers nous un petit homme brun... Nous ne l'eussions pas remarqué s'il n'avait marché avec une aisance surprenante dans ce lieu où nous nous sentions un peu gauches : l'abondance de ces merveilles ne l'effrayait pas. Ce n'était pas indifférence : un coup d'œil respectueusement attendri sur l'aigue-marine resplendissante de la belle verrière, une tendance à ne passer que par les perspectives le plus émouvantes, nous révélait suffisamment son amour. Ce n'était pas habitude, non plus, mais simplicité d'allure d'un être qui se meut dans son milieu propre.

Ne voyions nous pas un survivant des bâtisseurs de la Cathédrale ? La parenté avec leur œuvre l'eût fait croire. Avec son visage dont les rides avaient la patine même de la pierre, sa vaste houppelande, sans forme ni âge, avec surtout l'expression détachée de son visage et ses yeux qui regardaient par delà nos apparences vers des sphères inaccessible, il paraissait descendre d'un des portails.

– Pardon, Monsieur, ne voudriez-vous pas nous faire visiter lui demanda Marc ?

Tant que vous voudrez, répondit-il simplement ; je vous demanderai de m'attendre une minute... ou plutôt suivez-moi. J'en profiterai pour vous montrer la chapelle et l'escalier Saint Pierre.

Ni la chapelle, ni l'escalier ne nous frappèrent ; la lumière vive qui tombe des fenêtres sans vitraux nous déroutait, seul nous enchantait le bureau d'Étienne Roubet.

Dans un espace de quelques mètres carrés s'entassaient tous les documents possibles sur

la Cathédrale. Photographies, reproductions, livres, s'amoncelaient en piles sur la table, couvraient les murs, déferlaient jusque dans la chapelle. Au milieu de ce flot, Étienne Roubet s'ébrouait : « Tenez, nous disait-il, voici les photographies des voussures, vous les verrez mieux sous les porches : la vie active, la vie contemplative. Voici la frise du portail Royal. Mais pour ma part, ajoutait-il, je préfère le portail Nord, il est plus humain. Où sont donc Aristote et Pythagore ? Ah ! sur la pile là-bas. Passez-les moi. Regardez cet effort de la pensée, combien est-ce plus expressif que chez un Rodin ! Il y a vraiment dans ces quatre philosophes toutes les attitudes du travail intellectuel. Mais venez, ces photographies ne sont là que pour nous aider à mieux comprendre la pierre, il ne faudrait pas trop nous attarder.

Comme à chaque fois qu'on visite en groupe un monument des gens se joignirent à nous. Public habituel de ces sortes de promenades. De gros allemands, deux jeunes anglais, et l'éternel couple français agréablement débraillé, que nous avons remarqué depuis une heure errant désorienté dans les déambulateurs sans bien savoir ce qu'il devait y admirer. L'homme semblait chagrin de ne savoir comment éblouir sa femme de son « érudition ».

- Combien la Cathédrale a-t-elle de long, demanda-t-il à Étienne Roubet dès qu'il se fut rapproché de lui.
- Cent trente mètres, je crois répondit celui-ci, je n'en suis pas absolument sûr, je n'ai jamais fait attention.
- Ah ! c'est grand, murmura la femme.

- Pas tant que cela, reprit son mari avec supériorité, même pas la moitié d'un de nos paquebots modernes.

Étienne Roubet nous révéla tout le mystère des vitraux. Il n'employait que des termes très simples ; la sensualité avec laquelle il les prononçait leur donnait un relief extraordinaire. Parfois, il nous menait jusque dans les recoins les plus noirs, c'est là qu'à demi baigné d'ombre on est le mieux ébloui de l'éclatante profusion des rouges et des bleus.

« Tout cela, on l'a restauré. »

déclara le français que je soupçonnais d'être un garagiste ou quelque autre mécanicien.

« Mais non – répondit Roubet, on n'y a jamais touché ».

L'homme

Alors, ils sont vieux ?

Étienne Roubet

Mon Dieu ! Ces vitraux ont quelques sept cents ans.

L'homme

Tu entends, Émilienne, sept cents ans ! C'est encore plus vieux que le château de Versailles. Sept cents ans ! Il n'y a pas à dire, c'est épatant ! »

Mon regard croisa celui d'Étienne Roubet. - « De la mystérieuse naïveté des légendes pensions-nous – des rutilantes verrières, rien n'a pu émouvoir cet homme : l'intéressante précision d'une date le soulève d'enthousiasme ! »

Nous sortîmes voir le portail nord. La désolation en est si pénétrante, le pathétique si humain qu'Étienne Roubet n'avait pas besoin de parler pour que nous en ressentions la mélancolie. Statuaire âpre et concise comme la Bible ! L'alignement muet des prophètes figés dans une interminable attente est d'un style si tendu que presque malgré soi on en éprouve la tristesse.

L'homme

Non, mais, regarde-moi ces magots !

Cette phrase nous frappa comme une détonation. L'homme reprit sans faire attention au recul que nous avons esquissé :

« Les tours, combien ont-elles de haut ? »

Roubet

Soixante mètres, je pense.

L'homme

Cela fait le premier étage de la tour Eiffel.

Roubet ne répondit pas : c'est pour nous qu'il continua d'épeler la Cathédrale : « Voici, nous dit-il, la dormition de la Vierge : admirez la gravité triste de ce visage, c'est peut-être la plus belle effigie de la mère de Dieu. » Il nous montra le Zodiaque et les Travaux des jours ; puis nous menant du côté du portail Sud : « Tenez, voici ma petite maison ; de ma fenêtre je surveille ma Cathédrale... Il y a longtemps que je désirais acquérir une demeure d'où on puisse la voir ; mon dernier ouvrage sur le Moyen-Age m'a procuré cette joie. »

Il nous faisait une curieuse impression, son bonheur n'avait rien d'éclatant. Il l'acceptait, nous semblait-il, avec résignation. Il disait : « J'ai gagné beaucoup d'argent. » Cette phrase, sans l'accent d'orgueil qui d'habitude la ponctue, changeait de sens. Il ne nous confiait pas cela pour nous « en imposer », il le constatait simplement.

« Il faut, dit Gilbert, quand Roubet nous eut quitté, une singulière assise pour supporter calmement les changements de la fortune.

Marc

C'est une bien remarquable vie que celle d'Étienne Roubet. Il est né (et c'est peut-être là le secret de sa fermeté) dans ces campagnes des bords de Loire dont le calme et le relief modéré ont quelque chose de roman. Jamais il n'avait reçu d'autre leçon quand il vint ici comme sacristain. Imaginez son émoi ! Ce jeune paysan qu'aucune école, aucun service militaire n'avait déformé, retrouvait – mais à leur quintessence et combien plus claires et spirituelles – ces leçons que les coteaux et les vignobles de son pays, depuis son enfance lui révélaient. Son âme était à la mesure des légendes : dans ce demi jour propice, parmi la floraison effervescente des vitraux, elle s'épanouit. Peu à peu, à errer la nuit dans la nef dont il ne soupçonnait plus les voûtes, dans les bas-côtés où l'éclat d'un dernier cierge rentait les ténèbres comme palpables, il lui vint la curiosité de déchiffrer ces images qui ne nous sont plus guère que des hiéroglyphes. Vous devinez l'influence qu'elles eurent sur cet esprit intact ! elle l'ont formé. Ces portails et ces verrières où le Moyen-Age avait inscrit toute sa science lui furent une encyclopédie ; ne cherchant pas à la dépasser, de toutes ses forces il s'y conforma.

Vitalis

N'est-ce pas pour illustrer notre conversation qu'il nous a été donné de confronter ces deux hommes : Roubet et le motocycliste qui nous suivait tout à l'heure. Ils sont tous deux du même milieu, de même race et de même souche, ils ne diffèrent que de culture...

Alain

... que de culture. Mais quelle opposition !

°
° °

Tout ce qui avait été dit au cours de cette promenade entrain tellement dans le cadre de nos préoccupations que nous reprîmes notre conversation exactement au point où nous l'avions laissée.

Vitalis

Nous parlions de la Machine. Le plus triste, c'est qu'elle est laide. Elle n'a même pas la beauté de l'instrument dont on sort une œuvre : elle ne sert qu'à une des innombrables transformation de l'objet avant qu'il atteigne sa forme ; elle n'est qu'un rouage, en soi-même dépourvu de sens, de l'usine. L'Usine, elle, atteint parfois à la beauté, à la contempler on devine sa fin... Hélas ! l'ouvrier ne la comprend pas. Il lui faudrait une culture qu'il ne peut avoir. Il reste

confiné sur un de ses éléments, jamais il n'en saisit l'ensemble.

Marc

Je songe à ces moulins à vent, qui tournent au rythme du nuage, à ces voiliers qui, toutes antennes déployées, comme de grands insectes frôlent la mer. Tout ce qui tire sa force directement de la nature participe à sa beauté. Comment pourraient-elles n'être pas laides ces machines qui hurlent au fond de hangar.

Alain

Je plains l'ouvrier de travailler sur des instruments qui jamais n'ont été chantés. Il ignore ce respect du paysan pour les outils que tant de poètes ont glorifiés. J'ai souri autrefois (et peut-être même me suis-je attristé) de voir sur tous les murs, jusque dans les plus misérables mesures des reproductions de l'Angélu... Je comprends maintenant l'intérêt d'un tel tableau pour le paysan ; il y sent une exaltation de sa vie. Qui détaillera jamais à l'ouvrier les quelques beautés de la sienne !

Gilbert

Pourtant on essaie de chanter la vie de l'Ouvrier, le Populisme...

Vitalis

Ne me parle pas du Populisme, c'est un divertissement de bourgeois... Seul un homme extrêmement cultivé peut trouver quelque intérêt à ces descriptions d'une vie uniformément grise... elles ont pour lui le même attrait que les études anthropologiques de Fabre. Un ouvrier n'y éprouverait aucun plaisir. L'imaginez-vous revenir de son chantier en dévorant « Hôtel du Nord » tout le temps du trajet ? Il y a deux sortes de lecteurs parmi les ouvriers : ceux qui ont un but de culture ceux là se nourrissent de vulgarisation scientifique ; les autres ne lisent que pour se dégager de leur vie, pour trouver un peu de ce miracle que jamais elle ne leur réserve. De là le succès des éditions à soixante-quinze centimes : ces ouvriers s'y repaissent de merveilleux. Merveilleux bien médiocre, frelaté... pourtant, l'aventure de la dactylo « chaste et flétrie » qui après mille péripéties épouse un multimillionnaire, les sort un instant de l'enlèvement quotidien.

C'est ce besoin de merveilleux que devrait satisfaire une littérature vraiment populaire... Il nous faudrait une nouvelle légende dorée, qui s'insérât dans la vie de l'ouvrier. Ce qu'aime la midinette, dans « chaste et flétrie », c'est qu'elle se confond avec l'héroïne et longtemps après avoir refermé son livre, sa vie en reste comme imprégnée : ce jeune homme qui passe dans une automobile rutilante ne l'enlèvera-t-il pas ? Est-elle bien sûre de ne les avoir vécues pas ces heures tragiques et merveilleuses où la comtesse pour la séparer d'Alban l'avait enfermée au château de Stervasz ?

Marc

Oui, c'est cela qu'il faudrait trouver : un merveilleux qui partit de ce faubourg, de ses trois arbres et de son réverbère, pour que les yeux illuminés de l'ouvrier les transfigurent.

Nous nous tûmes... Avec le soir la Cathédrale s'engloutit dans le mystère... L'air épaissement coloré, où les piliers levaient, comme de grandes algues leur fût verdâtre, baignait tout d'une lueur égale sur laquelle flottaient les voûtes. Immobilité des grandes profondeurs : des volutes d'encens stagnaient autour des autels... il semble que si l'on parlait les sons se figeraient dans le silence.

IX

Cet autel et le revêtement du chœur me désolent, dit Marc, heureusement la clôture les masque un peu...

Gilbert l'interrompt

« Le XVII^{ème} siècle n'a rien compris à l'art religieux. »

« J'étais de ton avis – lui répondis-je – avant de connaître Paray-le-Monial. C'est là que pour la première fois j'ai compris l'art religieux du XVIII^{ème} et les problèmes qu'il soulève. Au reste voici ce que j'en avais écrit pour une petite revue.

PARAY-LE-MONIAL

A quiconque veut enrichir son sentiment du Catholicisme je conseillerai le pèlerinage de Paray-le-Monial. Dans cette bourgade que j'ose à peine appeler ville, il en rencontrera tous les aspects successifs.

Tièdeur de la chapelle des Visitandines, prie-Dieu et tentures de velours, et tout un rococo Second Empire qui de prime abord surprend : mais dans ces pénombres que l'abondance des marbres rend comme luisantes, la laideur des ex-voto disparaît : leur abondance même empêche qu'aucun nous frappe, et malgré tous ces ors engloutis (peut-être même à cause d'eux) aidée par les voix mourantes des religieuses, dont le chant nous parvient comme assourdi par des épaisseurs marines, l'âme détache ses amarres.

On sent bien qu'on est ici en un des points vitaux de la chrétienté. Pourtant il ne siérait pas qu'une ferveur impatiente nous mène trop vite en ce centre du pèlerinage... Arrêtons-nous à la Basilique.

Aussi bien est-ce elle que l'on aperçoit la première, de très loin ses trois clochers situent la ville. À travers les quartiers neufs c'est eux qui nous guideront jusqu'aux berges de la Saudre.

La Basilique est un monument très pur de ce style bourguignon dont la majesté est proprement romaine. Monument pour contenir des foules, elle n'assume pas encore le rôle éducateur de la Cathédrale, pourtant, dans l'envolée des voûtes déjà hautes, la clarté des fenêtres abondantes, et une certaine allégresse de la pierre, on l'a pressent. Je ne l'étudiai pas dans ses détails. Je me souviens seulement que m'enchanta la grâce persane des petits portails latéraux ; ils nous montrent tout ce qu'avec le christianisme nous a apporté l'Orient ; grêles colonnes ornementées dont bientôt à Chartres l'Occident apprendra à tirer des âmes.

La plupart des pèlerins vont directement de la basilique au couvent miraculeux. Peut-être même s'égarèrent-ils dans le clos des chapelains, où, pour paraphraser un mot de Huysmans, dans la hideur des statues le diable trouve sa revanche... il ne faudrait pourtant pas mépriser l'Abbaye.

Haute, simple, droite, elle est l'expression parfaite d'une époque où il semble que le christianisme, au fur et à mesure qu'il perd son caractère social, s'approfondit dans quelques âmes. On ne bâtit plus de cathédrales où abriter tout un peuple, mais quels beaux monuments pour une âme éprise de silence intérieur : ces cloîtres sans ornements dans le jardin desquels on n'a semé que de l'herbe : ces lieux sont compris pour que rien ne vienne la distraire. La banalité même de la façade qu'un passant superficiel prendrait aisément pour une façade de Palais, oppose une barrière aux indiscretions en même temps qu'elle donne une leçon à quiconque veut développer sa vie spirituelle : elle lui apprend à n'en rien trahir.

Cette abbaye mauriste exprime parfaitement la conception du christianisme que j'oserais appeler « classique ». Peut-être y a-t-il dans la vie de l'Église des sortes de marées, à de certaines heures la grâce s'étend comme en nappe, elle imprègne jusqu'à la vie même des états, puis elle se retire, ou plutôt se condense, dans quelques âmes qu'elle creuse à leur en faire contenir le ciel, pour de nouveau se répandre. C'est un mouvement de contrepoids : à chaque fois qu'une forme du christianisme revêt un caractère excessif, les meilleurs d'entre nous s'en détachent et agissent en sens opposé – la décadence du Moyen-Age conduisit à la Contre-Réforme, c'est en réaction contre le caractère exclusivement cultuel qu'à la suite du XVII^{ème} siècle a revêtu le catholicisme que nous marchons vers un christianisme social à la manière du Moyen-Age.

C'est peut-être pour cela que nous ne comprenons plus les cloîtres nus... L'Abbaye de Paray-le-Monial n'est même pas à l'abandon : on y a installé une école publique. J'entends encore

les cris de la marmaille dans les cloîtres qu'elle couvre de graffiti plus ou moins obscènes. Au reste l'administration les dédaigne autant que le font les gamins. On a bouché des galeries pour y installer une salle de dessin, contre la façade on a adossé les tinettes.

La troisième leçon chrétienne de Paray-le-Monial ne s'adresse qu'à la partie la plus profonde de notre âme ; c'est dans la chapelle, vers laquelle nous reviendrons qu'on la reçoit. Cet espace restreint et clos, ces pénombres dont le brasillage des cierges ne fait qu'accentuer l'obscurité, le ressac monotone des litanies et tout ce qu'un tel lieu renferme d'insolite nous sépare admirablement du monde. Voici vraiment le lieu d'Amour où s'est révélé l'Amour – et la Phrase pénètre en nous jusqu'à l'évidence : « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes ».

°
° °

Ce qui me frappe dans ton récit, me dit Vitalis, dès que j'eus cessé de lire – c'est le passage sur l'évolution du christianisme. Il vaut rejoindre ma chère utopie du Moyen-Age. »

« Aux yeux de la plupart des catholiques le christianisme n'est plus rien qu'une religion, ou, pour être plus précis, qu'un rite. Non pas qu'ils n'y voient absolument qu'un ensemble de formules et de pratiques, - il y a parmi eux des âmes hautes, - mais ils le restreignent à cette partie de lui-même qui est plus spécialement la prière. De leur vie ils ont fait deux parts – la vie spirituelle qu'ils consentent à régler selon les principes du Maître – et la vie, la vie tout court – qu'ils régleront selon leurs propres principes. Entendez-les se justifier en de subtiles distinctions entre le spirituel et le temporel. « Je veux bien autant de prêtres que l'on voudra – disent-ils – s'ils ne sortent pas de leur église. » Qu'il puisse exister une manière chrétienne de gouverner l'État, de régler les conflits ouvriers ou de mener leur usine, c'est une question qu'ils ne se posent pas.

Cette erreur se comprend encore chez un protestant et le Protestantisme, détachant exagérément l'âme du corps, faisant de la vie religieuse une expérience individuelle, se satisfait d'une pareille distinction ; mais pour être un catholique il ne suffit pas de pratiquer sa religion, il faut la vivre. Catholique ne veut pas seulement dire de tous les pays ou de tous les temps, mais encore de toutes les circonstances et de toutes les rencontres.

Cette part de leur vie que les chrétiens dérobent au christianisme, ils demanderont à n'importe quelle philosophie de l'orienter. Les idéologies les plus orgueilleuses dans le domaine social ou national ne les effraient pas. Singulier succès de certains penseurs ! Qu'à un moment toute une partie de l'Église ait pu chercher des directives chez un Maurras, voilà vraiment qui vraiment peut surprendre, mais ce qui surprend encore plus, c'est qu'on ait si peu compris la nécessité de condamner des chrétiens qui se réclamaient d'autres pensées que la pensée chrétienne.

Pourtant, quelle aventure passionnante il y aurait pour un homme jeune à vivre intégralement son christianisme... Comme d'autres s'amuse à trouver dans les événements un caractère Barresien ou hellénique, il y rechercherait un caractère chrétien. Merveilleuse expérience ! Pourquoi ne se passionne-t-on pas pour la personne du Fils de l'Homme, pour le Christ Penseur comme on se passionne pour le Maître qui vous découvre les horizons de la vie. On va sur la tombe de Josselin suivre les étapes de la pensée... d'un Lamartine ! - que ne va-t-on de pèlerinage s'émouvoir sur l'évolution prodigieuse du Catholicisme.

Ce christianisme intégral le Moyen-Age l'a vécu. Oublieux de l'antiquité et ne conservant des philosophies païennes que ce qui pouvait étayer les doctrines, il ne courait aucun danger d'être distrait. À ce moment on règle toute la vie selon les préceptes du Christ, depuis le repas que le Bénédicité sanctifie jusqu'aux traités internationaux que l'on signe « pour l'amour de Dieu et de sa Très Sainte Trinité ». Comme le dit admirablement Germain Bazin, le Moyen-Age a vécu dans une « Normalité surnaturelle » et par là je n'entends pas seulement qu'il ne s'est pas effrayé des

miracles les plus extravagants, ni que familiarisant avec les saints, il ait eu, selon le mot de Saint Paul « sa conversation dans les Cieux » ! Je veux dire aussi et surtout qu'il n'est pas une part de lui-même qu'il ait négligé de voir selon le plan de Dieu.

Alain

Cette normalité surnaturelle qui est l'âme même du Moyen-Age, dans la grande évolution qui nous ramène vers cette époque, n'allons-nous pas la retrouver ?

Marc

Il y a déjà un obstacle de moins. On a rejeté ce que volontiers j'appellerais le dogme de l'explicabilité absolue des événements, ou si vous préférez, le scientisme. Rien n'était plus opposé à l'esprit du Moyen-Age que cette croyance (je dirai même cette foi) en la science. Elle ne survit plus que chez quelques instituteurs primaires. À vouloir expliquer par la science le domaine des causes premières qui lui est étranger, on nous a fait douter de sa valeur dans son propre domaine.

Gilbert l'interrompt.

Les sectateurs de la science viennent de tenter une sortie vigoureuse avec le dernier discours du recteur Charlety.

Marc

Ces thuriféraires posthumes me font l'effet de fossoyeurs, que peut le plaidoyer d'un vieil universitaire contre le dégoût de toute une jeunesse.

Vitalis

Sans doute devons-nous enregistrer le déclin du scientisme. J'enregistrerais volontiers aussi le renouveau du sentiment du mystère dans l'art. Il apparaît toujours à la transition des âges que pour notre commodité j'appellerai classiques et des Moyen-Ages... Mais ce n'est pas de cela que tout à l'heure Alain voulait parler.

Il voulait parler de la pénétration du christianisme dans la vie : le christianisme évolue à l'heure actuelle dans un sens effectivement social ; et qu'on ne prenne pas cela en mauvaise part... en réaction contre le christianisme culturel auquel avait abouti la contre-réforme, il quitte le domaine supra-intellectuel dans lequel il s'était réfugié, pour se répandre dans les masses et marquer de son empreinte les problèmes qui les intéressent. Autrefois, dans une association comme l'Association Catholique de la Jeunesse française, on s'essayait à approfondir les dogmes, aujourd'hui on y cherche à résoudre sur le plan chrétien les principaux problèmes de l'économie politique et de la vie internationale... c'est symptomatique. Une analyse du contenu des encycliques pontificales viendrait à l'appui de mon affirmation. Au XIX^{ème} siècle on a défini des dogmes et éclairci des points de doctrine... l'encyclique Rerum Novarum se détache brusquement, mais elle est comme isolée, elle revêt un caractère prophétique, elle présage les jours qui viendront : les chrétiens ne sont pas encore murs pour la comprendre. Qu'on rapproche de ces textes que je viens de citer ceux qui émanent du dernier Souverain Pontife. Ceux-là étaient essentiellement spéculatifs. Ceux-ci sont tournés vers les faits. L'acte capital, qui apparaîtra aux historiens comme le centre du Pontificat de Pie XI est l'encyclique Quadragesimo anno. C'est autour de lui qu'actuellement se concentre la vie de l'Église et que contient ce texte ? Une définition de sa doctrine sociale...

Nous décidâmes de sortir. Peu à peu l'obscurité avait envahi toute l'église. Ce n'était plus la maison de Dieu. Nous demeurions, baignés de crépuscule verdâtre au fond, nous semblait-il, d'immenses grottes. Les vitraux luisaient entre deux eaux, comme des algues... Quels étaient ces lieux insolites ? Heure étrange où nous errions dépaysés parmi des magnificences familières !

X

Nous regagnâmes Paris le lendemain matin, sans retourner à la cathédrale. Il est des

émotions sur lesquelles il importe de ne pas revenir. Nous parcourûmes la même route qu'à l'aller ; pourtant une vision inverse du paysage et des lumières différentes nous réservèrent des surprises.

Sous un vent léger, la plaine entière chantait : crissement argentin des orges, tintement mille fois fragmenté des avoines, maïs claquant comme un vol de ramiers. À cette symphonie répondait exactement une harmonie de parfums. La brise composait pour notre plaisir (et parfois nous en étions étourdis) l'odeur sèche de la route, cette senteur un peu poudreuse des céréales, et l'arôme plus sucré des luzernes en fleurs.

Vers midi, lorsque les routes sont désertes et que brille chaque particule de l'air entièrement incandescent, nous abandonnâmes la voiture pour marcher. C'est alors qu'hypnotisés un peu par la blancheur du chemin, nous parlâmes beaucoup, nous que la Cathédrale avait laissés si taciturnes.

« Avons-nous épuisé, disait Vitalis, tous les symptômes d'un retour vers le Moyen-Age, je ne le crois pas. J'en verrais, volontiers, dans la décadence des études classiques. Dans cette barbarie naissante – dont les nouveaux programmes scolaires et l'école unique précipitent l'explosion – seule l'Église demeure intacte. Comme au Moyen-Age, elle se fait le grand convoyeur des idées et de la civilisation... Peu à peu meurt cette culture adventice qu'avait accumulée la Renaissance, tout ce qu'on était allé chercher dans l'antiquité et qui ne répondait pas à nos esprits disparaît. Peut-être retrouverons-nous une culture, qui, comme celle des cathédrales, réponde à des âmes que le christianisme a déracinées ».

Il se tut. De toutes parts nous cernait la plaine blanche où des arbres se levaient, presque noirs.

« Ce Moyen-Age, vers lequel nous évoluons, reprit-il au bout d'un instant, il n'est que temps de le construire. Souvent je songe à ce mot de Rivarol : « Lorsqu'on veut éviter les horreurs d'une révolution, il faut la vouloir et la faire soi-même. » Ce que nous ne ferons pas, d'autres le feront, et sur quel plan ? Déjà de l'autre côté de l'Europe un Moyen-Age se dresse contre la Grâce, un Moyen-Age de fer, rigide comme une charpente métallique, où nulle part il n'est de place pour une âme.

Gilbert

Vraiment, Vitalis, tu crois à l'imminence d'une révolution ?

Vitalis

Comment n'y en aurait-il pas ? On en parle tellement... la curiosité de la Russie s'est développée dans tous les milieux – c'est sinon avec sympathie du moins avec intérêt qu'on en parle, les principes qu'on tente d'y appliquer sont discutés dans l'élite, et largement répandus, non tant dans le peuple que dans la classe intermédiaire. Lorsque une idée atteint un tel degré d'expansion elle porte fatalement des fruits. Surtout que contre ces principes, dirigés, semble-t-il contre eux, les bourgeois se défendent mollement : on les a trop brimés sous notre régime, leur insécurité est trop grande, on a en a trop fait les boucs émissaires de tous nos malheurs pour qu'ils opposent une résistance.

Ce Moyen-Age qui se dresse du côté de la Russie, il faut avoir parcouru ces longues étendues désertiques pour le comprendre. Des plaines infinies, couvertes de joncs grisâtres, sans que jamais on rencontre l'oasis de quelques toits... steppes nues que le vent rase : un vent strident et continu... la seule vie de ces plateaux, de maigres chevaux sauvages dont on voit, la nuit, les têtes effarées se dresser en bordure du chemin de fer, et qui très vite s'enfuient par-delà les broussailles basses... seules ces terres déshéritées purent engendrer un rêve aussi monstrueux.

La Renaissance a tenté d'étouffer l'âme : jamais pourtant on n'avait conçu un tel plan pour la tuer, jamais on n'avait rêvé ce rêve monstrueux de transformer l'humanité en fourmilière. Le christianisme nivelle les individus, mais en laissant à chacun la responsabilité de son propre salut, il

lui réserve une valeur inestimable. Ici plus rien de cela. L'homme dans le communisme, n'est plus que le rouage absurde d'une gigantesque machine.

Mais on ne tue pas une âme, vingt siècles de christianisme l'ont trop approfondie. L'âme veut vivre, elle se dégage, elle résiste et ce que l'on ne tourne plus vers la prière éclate en violence... Ces révolutions qui secouent l'Europe aussi profondément que des troubles sismiques sont les éruptions d'un mysticisme que trop longtemps on a voulu étouffer. Il existe une physique des âmes, un principe de la conservation de l'énergie dans l'ordre spirituel... Si vous ne libérez pas ces forces qui veulent se faire jour, prenez garde qu'elles ne vous submergent. »

Nous remontâmes en voiture... Déjà le bandeau bleu des premières collines cernait l'horizon.

« Dans la Cathédrale, reprit Vitalis au bout d'un instant, nous avons compris la nécessité d'un retour vers le Moyen-Age. Nous avons compris que tout nous y mène. Le développement des syndicats prépare une nouvelle féodalité, dans l'existence d'une société internationale la chrétienté ressuscite, l'Église reprend, en même temps que son ancien rôle civilisateur, son caractère social. Mais l'ultime leçon de la Cathédrale c'est qu'au monde il faut une âme. Les principes du Droit Public, la forme du Gouvernement, les régimes économiques, ne sont que des contingences, seul peut leur donner un sens l'amour de Dieu. Si ces flèches sont si pures, si ces voûtes évoquent le ciel c'est qu'elles abritent le voile de l'Immaculée. »

La Baume Juin 1932

La Baume Novembre 1932

Sommaire

La cathédrale et nous	2
I.....	2
II.....	3
III.....	3
IV.....	4
V.....	5
VI.....	6
VII.....	8
VIII.....	10
IX.....	14
X.....	17